

« Moi, Feuerbach »

Solange Lévesque

Number 75, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28055ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (1995). Review of [« Moi, Feuerbach »]. *Jeu*, (75), 213–214.

« Moi, Feuerbach »

Texte de Tankred Dorst ; traduction : Bernard Lortholary. Mise en scène : Téo Spychalski ; scénographie et éclairages : Volodymyr Kovalchuk ; costumes : Gilles-François Therrien. Avec Gabriel Arcand, Pierre Mainville, Stéphane Moreau, Alain Néron, Nathalie Prémont et Stéphane Zarov, et le chien Sacha. Production du Groupe la Veillée, présentée à l'Espace la Veillée du 7 au 26 mars 1995.

Lui, Feuerbach, Gabriel Arcand

Un acteur fait son apparition sur la scène d'un théâtre vide ; il se nomme Feuerbach et se présente comme un artiste reconnu et célèbre mais, manifestement, une rupture s'est produite dans sa vie ; il a plutôt la dégaine d'un mendiant et les manières un peu illuminées d'un homme perdu. Il vient soi-disant passer une audition devant un grand metteur en scène. L'argument de ce texte nous entraîne dans un jeu de miroirs où le théâtre se mêle au théâtre, où le mensonge se glisse dans la vérité jusqu'à nous étourdir.

L'acteur Feuerbach s'est retiré de la scène depuis quelques années, explique-t-il, pour des raisons plus ou moins claires ayant vaguement trait à des « problèmes personnels » ; on peut supposer, d'après les sous-entendus de son récit, qu'il s'agit probablement d'une dépression profonde et d'une hospitalisation dans un de ces asiles qu'on nomme, par euphémisme, « maisons de repos ».

Le metteur en scène du théâtre est

absent, mais son jeune assistant informe l'acteur qu'il viendra. Feuerbach se trouve donc seul sur un plateau ingrat, dans le décor d'une pièce quelconque, avec pour tout public l'assistant du metteur en scène, et entreprend de faire tout en son pouvoir pour retenir l'attention de ce jeune homme indifférent à lui : exploite bouffons, pitreries, récits et tirades extraites de classiques, rien n'est à son épreuve. Pendant qu'il s'escrime, des ouvriers vont et viennent, toute la vie de l'arrière-scène (celle du théâtre-dans-le-théâtre) se poursuit sous la lumière crue ; on déménage un canapé, on perfectionne un éclairage, on fait même circuler un chien qui doit lui aussi « passer une audition » pour jouer dans une pièce, éventuellement. En fin de compte, l'assistant informe le pauvre acteur que le metteur en scène est passé, mais qu'il a dû quitter les lieux rapidement, et que lui-même, l'assistant, doit partir. Bredouille, Feuerbach devra lui aussi renoncer à son projet et s'en aller ; tous ses efforts pour se faire valoir et reconnaître auront été vains.

La pièce n'est pas sans rappeler le tragique *Minetti* de Thomas Bernhard, où un vieil acteur finit par se suicider assis devant la mer. Chez Tankred Dorst, le grand dramaturge allemand contemporain à qui nous devons cette bouleversante métaphore de la vie humaine, il n'y a pas de suicide comme tel, à moins que l'on ne considère comme une forme de suicide le constat tragique de l'inutilité des choses et de la double cruauté de l'oubli et de la mémoire.

Le rôle-titre a été confié à Gabriel Arcand, l'acteur rêvé pour jouer ce personnage inquiet, passionné, inspiré, que Dorst fait voyager entre le génie et la

folie ; entre le désarroi le plus grand et l'espoir le plus sublime. Possédé par son personnage et le possédant tout entier, Arcand habite Feuerbach avec la concentration et la générosité qu'on lui connaît, tour à tour pitoyable, admirable, familial, inatteignable, léger, terrifiant ou incommensurablement douloureux. L'exigence de son jeu, la puissance et l'autorité qu'il déploie — et, bien sûr, l'intensité du texte — placent la barre très haut ; aussi, les moments du spectacle mettant en scène l'assistant qui reçoit l'acteur dans ce théâtre vide et la jeune femme me sont apparus nettement plus faibles ; de même, les allées et venues des « techniciens de scène » (personnages muets, mais très présents) ; leur prestation semblait timide et sans crédibilité à côté de celle d'Arcand. Feuerbach ne trouvait donc pas les interlocuteurs dont il aurait eu besoin, et sauf lors de brefs moments plus réussis dans le dialogue qu'il entretient avec l'assistant metteur en scène (Stéphane Zarov), le mouvement qui aurait pu propulser la pièce dans un véritable jeu dramatique ne se produisait pas.

Sur les plans de la scénographie et de la mise en scène, je n'ai pas trouvé crédible non plus l'option mitoyenne qui a été retenue, et qu'on pourrait situer entre réalisme et métaphore ; un compromis souvent questionnable : ainsi, l'espèce de statue en plâtre et les oiseaux de papier mâché qui tombaient du plafond relevaient de cette esthétique bâtarde ; de même, l'action de l'un des techniciens de scène (personnage de la pièce) qui vient (soi-disant) peindre le décor, et qui fait soigneusement le tour d'une surface pré-peinte avec un rouleau sans peinture. Jouer « celui qui ne joue pas » (jouer, par exemple, un technicien de plateau)



Photo : Yves Dubé.

requiert déjà une grande expérience, et requiert le même engagement que de jouer l'acteur principal ; si, en plus, on demande à cet acteur qui joue un « technicien » de faire une chose ridicule, comme faire semblant de peindre une surface déjà peinte et sèche avec un vrai rouleau et un vrai bac à peinture mais sans peinture, et qu'on n'est pas dans une comédie burlesque, le spectateur risque de décrocher. La faiblesse des rôles secondaires et cette prise de position mi-chair, mi-poisson de la mise en scène étaient d'autant plus à déplorer que Gabriel Arcand créait un vertige dès son entrée en scène, prêt à nous y emmener jusqu'au dernier moment.

Solange Lévesque